

ROCK & FOLK



LA SAGA
DES
GROUPIES
PAR DESPENTES
& BUSTY

THE KILLS

DANS UN SOUTERRAIN
DE VELOURS...

Post-Punk
Metallica
Chemical Brothers
Bloc Party
David Bowie

Mes Disques à Moi Lydia Lunch

L 19766-451-F: 4,80 €



Edition Larivière

MARS 2005 N°161 / 4,80 € / MENDES / 100% 5,20 € / BEL 5,30 € / CH 9,50 FS / LUX 5,30 € / PORTUGAL CONT 5,80 € / CAN 7,95 \$ CAN / ITA 5,80 € / ARG 1,95 \$

POST PUNK

GUITARES AIGRETTES ET RYTHMIQUES RAIDES SONT DE RETOUR, ET TOUT CELA ÉVOQUE LA BOUILLONNANTE PÉRIODE 1978-1983 : L'APRES-PUNK, ICI RÉSUMÉ EN TRENTE DISQUES SUPERBES À ÉCOUTER EN ATTENDANT LE PROCHAIN STROKES.

Il y a dix ans, la britpop revisitait la pop sixties des Beatles, des Kinks et des Small Faces. Aujourd'hui, Killers, Franz Ferdinand, Interpol, Rapture, Strokes et même les White Stripes s'approprient le post-punk... Comme toujours, à peine commence-t-on que déjà, les cancre ont du mal à se concentrer : "C'est quoi le post-punk ?" bâillent-ils...

MODE 2005

Intitulée after-punk en son temps par des journalistes toujours en mal de slogans, l'expression désignait alors une ribambelle de mouvements apparus dès la fin de 1978, qui scellaient la fin du pur punk originel : revival mod (Jam, Secret Affair), revival rockabilly (Stray Cats, Polecats, Shakin' Pyramids), revival ska (Madness, Specials, Selecter), revival psychédélique (Soft Boys, TV Personalities, XTC), gringalets énervés et coincés (Joe Jackson, Elvis Costello), premiers pas du gothique (Bauhaus, Siouxsie), de la cold wave (Joy Division, Cure), d'une nouvelle forme de punk glaciale (Wire, Magazine) ou glaciale et funky (Gang Of Four), voire glaciale et dub (PiL, Basement Five), ou carrément tribale (Killing Joke), et balbutiements des pirates (Bow Wow Wow, Adam & The Ants) et autres nouveaux romantiques (Visage, Human League, Duran Duran, Spandau Ballet)... Outre-Atlantique, les Cramps et le Gun Club passaient le rock and roll fifties et le Delta blues à la moulinette punk, Blondie et les B-52's réinventaient la pop à tendance néo-sixties, les Feelies ressortaient le Velvet Underground, les Devo jouaient aux mongoles, etc.

Aujourd'hui, le post-punk désigne plus spécifiquement ce qui est à la mode en 2005, via ses fils putatifs tous sapés comme en 1978, et qui ont ressorti les ancêtres du placard en sonnart parfois comme d'authentiques décalcomanies auditives. Les revivals originaux,

eux, sont passés à la trappe, le gothique aussi. Restent, en gros, deux tendances : la new wave anglaise dans tous ses genres pour les uns, la new wave américaine pour les autres. En gros, c'est l'axe Interpol/ Killers/ Franz Ferdinand/ The Rapture contre celui des Strokes/ White Stripes/ Kings Of Leon/ Eighties Matchbox B-Line Disaster. Ce n'est pas nouveau, cela dit... Il y a toujours eu, d'un côté les cérébraux, et de l'autre ceux qui cherchent purement l'énergie rock and roll. Ce sont les Beatles contre les Stones, Iggy contre Bowie, les Cramps contre Joy Division, aujourd'hui les Strokes contre Interpol. Là-dedans, il fallait s'y retrouver... D'où l'idée d'un dossier compilant les 30 albums fondateurs, ceux qu'on entend à peu près partout dans les groupes dits en The...

Trente albums, pour une période (à quelques exceptions près, 1978-1983) si courte mais si riche, forcément c'est peu. On peut même dire sans le moindre doute qu'en y adjoignant le punk, l'époque 1976-1983, encore riche en singles et non pas en clips, aura été la dernière à avoir été presque aussi fertile que le mètre étalon 1964-1968. Forcément, il y a des oubliés parmi ceux qui influencent aujourd'hui les nouveaux prospects : Cabaret Voltaire, A Certain Ratio, les Boys, les Soft Boys, TV Personalities, Fad Gadget, Duran Duran, les Stockholm Monsters, Joseph K, Wall Of Voodoo, les Unknowns de Bruce Joyner, ou les français de Kas Product, Taxi Girl, Marquis de Sade et autres farceurs. Une prochaine fois peut-être, sauf si d'ici là, la nouvelle mode est au revival hair metal.

Aujourd'hui le post-punk désigne ce qui est à la mode en 2005



ADAM AND THE ANTS

"KINGS OF THE WILD FRONTIER" 1980

EMI



Avec son look de pirate homo, ses deux batteries inspirées par les percussions du Burundi, mais également les

influences conjuguées de Marc Bolan, David Bowie, du surf ou d'Ennio Morricone, Adam Ant apportait un peu de joie dans la grisaille post-punk. Paroles imbéciles, poses grotesques mais chansons en béton, "Kings Of The Wild Frontier" décongelait le post-punk et annonçait les horreurs à venir des nouveaux romantiques, ici encore très présentables et gorgées pour une dernière fois d'énergie totalement jubilatoire.

("Blast Off", "Big Jesus Trash Can", "Release The Bats"), dont l'influence se fait encore sentir dans les groupes les plus furieux du néo-post-punk actuel (Eighties Matchbox B-Line Disaster, etc).

Know") et disco intelligent ("Heart Of Glass"). Soudain, le post-punk américain devenait glamour, sexy et coloré, ce dont, faut-il le rappeler, les Ramones étaient incapables.

déclamatoire. En bonus, sans doute la pochette de disque la plus laide jamais conçue depuis les facéties des graphistes de Yes.

BLONDIE

"PARALLEL LINES" 1978

EMI



Propulsé par la plastique troublante de Debbie Harry, Blondie devenait superstar avec cet album réunissant enfin tous les talents

du groupe : bubblegum néo-sixties ("Sunday Girl", "Picture This"), rock and roll classique (reprise du "Hanging On The Telephone" des Nerves), new wave nerveuse ("I Know But I Don't

THE CHAMELEONS

"SCRIPT OF THE BRIDGE" 1983

(import)



On restait persuadés qu'il n'y avait qu'en France que ce groupe lourd avait connu ses quinze minutes de gloire

(comme les redoutables Opposition), mais non, voici qu'Interpol & co. déterrent leurs cadavres oubliés depuis des lustres. Ces Anglais donnaient dans une new wave curesque plombée par de grosse guitares, aimait le lyrisme adolescent épais et l'emphase

ELVIS COSTELLO

"GET HAPPY" 1980

NIGHT & DAY



Le post-punk n'était pas que synthés surgelés et guitares décharnées.

En 1980, Costello, du haut de trois albums acclamés

("My Aim Is True", "This Year's Model" et "Armed Forces"), était bien l'une des forces vives du mouvement, vu de sa face ensoleillée. Songwriter bavard mais prodigieux, il resserrait les boulons sur cet album très Motown inspiré par le revival soul (Dexys en particulier).

THE B-52'S

"WILD PLANET" 1980

UNIVERSAL



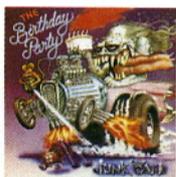
Des guitares Mosrite jouées en accord de deux ou trois notes, les voix les plus sexy jamais entendues depuis

les Shangri-Las, un humour dévastateur et un sens de la composition carrément génial, les B-52's, contrairement à ce que pensent les multitudes, n'étaient pas une blague. L'histoire retient généralement leur premier et excellent album, le jaune. C'est pourtant celui-ci, plus sérieux, qui reste le meilleur du groupe. Pour "Give Me Back My Man", "Devil In My Car", "Private Idaho" et tout le reste, cette énergie ultra sensuelle, ce dépouillement idéal, les B-52's étaient un groupe phénoménal qu'il faut impérativement redécouvrir, et dont les deux premiers albums ont pris une délicate patine, archétypale du post-punk fun mais radicalement énergique de ces années-là.

THE BIRTHDAY PARTY

"JUNKYARD" 1982

4AD/NAIVE



A l'époque, Nick Cave ne se prenait pas encore pour un Joe Dassin ayant trop forcé sur Leonard Cohen, et son groupe était

le truc le plus explosif pas entendu depuis le Beefheart de "Trout Mask Replica". Dès son premier album ("The Birthday Party", 1980), cet escadron d'Australiens tarés et junkies avait ridiculisé la scène gothique londonienne en donnant régulièrement des concerts dont tout le monde sortait à genoux. "Junkyard" est un parfait exemple du pouvoir destructeur de ce groupe réellement dangereux, ne ressemblant à personne et signant quelques-uns des morceaux les plus violents de l'époque



Devo

Photo: Kate Simmon

Il en fallait un ici, dans le registre binoclard en colère, et plutôt que Joe Jackson dont le "Look Sharp" avait bien marqué les esprits, c'est à Elvis que revient l'honneur, pour ce "Get Happy" radieux et parfaitement écrit où, pour une fois, il fait réellement preuve de concision. La réédition de 2003 chez Demon est sensationnelle, avec un CD supplémentaire de démos, faces B, prises différentes, etc.

THE CRAMPS

"SONGS THE LORD TAUGHT US" 1980

IRS/EMI



Les White Stripes n'ont certainement pas inventé le concept du groupe sans basse. Jon Spencer non plus... Dès 1977, les

Cramps foutaient le feu au CBGB en proposant leur version unique du rockabilly, qui évoquait un 78 tours joué en 33. Et à la différence des Stray Cats à venir, le groupe de Lux Interior et Poison Ivy ne donnait pas dans le revival de photocopieuse. En malaxant des influences venues du psyché, des Stooges et du garage originel (voir la reprise de "Strychnine" des Sonics), le groupe sortait un premier album aussi toxique que dangereux, impeccablement produit par un Alex Chilton qui bougeait encore... Essentiel.

THE CURE

"SEVENTEEN SECONDS" 1980

POLYDOR/UNIVERSAL



Entre 1979 et 1980, entre un premier album gentiment pop et abrasif et cet album abyssal, les Cure ont à

peu près autant évolué que les Beatles entre "Please Please Me" et "Revolver". La citation est connue : le jeune Robert Smith, de son aveu, souhaitait enregistrer un album sonnait entre "Nick Drake et le David Bowie de 'Low'". On ne saurait trouver meilleure image pour décrire ce disque parfait de 36 minutes seulement. Ouaté, embrumé mais plein de chansons à l'architecture fascinante, "Seventeen Seconds" se distinguait de Joy Division (que Smith vénérât) en choisissant une option résolument calme. Aucun effet grandiloquent, aucune guitare saturée (ceci apparaîtrait avec le définitif "Pornography" deux ans plus tard) ne vient troubler cette *cold wave* de chambre à la torpeur infiniment inquiétante, savamment décorée par les guitares tellement plus complexes qu'elles n'en ont l'air d'un Smith en état de grâce. On entend aujourd'hui cet album chez tout le monde, d'Elefant à Bloc Party, mais à l'heure où nous imprimons, personne n'est parvenu à écrire un disque aussi introspectif et prenant que cette cathédrale miniature qui a marqué dans sa chair tout une génération.

DEVO

"Q : ARE WE NOT MEN ? A : WE ARE DEVO" 1978

VIRGIN



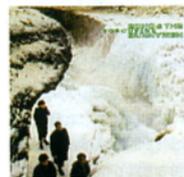
Ces malades d'Akron formés en 1972 ont défrayé la chronique six ans plus tard avec leurs pots de fleurs sur la tête et une reprise

robotique amusante du "Satisfaction" des Stones. Leur premier album, produit par Eno, dégraissé jusqu'à la moelle, raide et vaguement funky, est assez amusant, ne serait-ce que pour ses morceaux folkloriques, "Mongoloid" ou "Jocko Homo", tout en photographiant assez justement la naïveté festive d'un certain post-punk américain (voir également les B-52's). La version CD couple ce premier essai avec un live assez instructif.

ECHO & THE BUNNYMEN

"PORCUPINE" 1983

WARNER



Bien meilleurs que leurs collègues très datés des Teardrop Explodes, les Bunnymen ont dû attendre ce troisième album

pour montrer tout leur talent : un post-punk influencé par le psychédéisme, les Doors et Television, littéralement porté par la voix de Sinatra new-wave de Ian McCulloch et la cohésion totale du groupe grandiose derrière lui... Will Sergeant tissait des arabesques orientalistes, le bassiste et le batteur concoctant derrière une sorte de rythmique indestructible. "Porcupine", moins pop qu'"Ocean Rain", contient certains de leurs plus grands titres, dont "The Cutter", "The Back Of Love" ou "Higher Hell", propulsant avec une grâce extrême une sorte de lyrisme jamais gratuit mais toujours remuant.

THE FALL

"HEX ENDUCTION HOUR" 1982

(import)



Vilain petit canard du post-punk anglais, Mark E Smith détestait tout le monde, ce qui le rendait précisément

sympathique. Groupe brouillon à la discographie pléthorique et inégale, The Fall, de Manchester, sortait en 1982 l'un de ses deux ou trois meilleurs albums sous la forme de ce manifeste tordu enregistré avec deux batteurs,

entre pop bancal et indus mélodique, idéal pour les déclarations sardoniques du vicelard leader, sans aucun doute l'un des plus drôles misanthropes jamais nés en Angleterre.

La carrière chaotique de The Fall lui a valu une sous-représentation manifeste dans les médias, mais l'héritage musical du groupe (qui a débuté dès le milieu des années 90 avec Pavement) semble renaître chaque mois. L'album vient d'être (parfaitement) réédité.

THE FEELIES

"CRAZY RHYTHMS" 1980

ASM (import)



Sur des rythmes frénétiques qui n'ont pas laissé insensibles les Strokes, ces New-Yorkais déterraient le Velvet

Underground période "I Can't Stand It", "Foggy Notion", etc, en guitares aigrettes et batteries mates décorant des chansons douces-amères ressemblant aussi au meilleur des Modern Lovers de Jonathan Richman. Culte, drôle et totalement rafraîchissant, "Crazy Rhythms" annonçait un rock indé US intelligent, nerd et décalé (voir également les Violent Femmes) qui raisonne encore aujourd'hui : il suffit d'écouter "Forces At Work" pour avoir l'impression d'entendre le groupe de Julian Casablancas. C'était seulement vingt-cinq ans plus tôt.

GANG OF FOUR

"ENTERTAINMENT" 1979

EMI



Si le post-punk anglais est rarement d'humeur farceuse, les Gang Of Four de Leeds étaient incontestablement

les rois de la morosité avec Wire, qu'ils surpassaient d'ailleurs dans l'ascétisme. Groupe de marxistes revendiqués, les Gang Of Four, avec ce premier album coup de poing, déclaraient la guerre via une avalanche de riffs radicalement maigres et anguleux qui devaient autant au funk qu'au punk encore fumant. En balançant par-dessus ce tapis de guitares dissonantes — GOF n'utilisait aucun synthé à ses débuts — des slogans enragés, le groupe allait marquer durablement les esprits, en particulier ceux de The Rapture, Radio 4 ou surtout Franz Ferdinand qui, aujourd'hui, reprend ce flambeau à une sauce sensiblement plus fun. Ecouter en priorité "At Home He's A Tourist" et "Damaged Goods".

THE GUN CLUB

"FIRE OF LOVE" 1981

LAST CALL



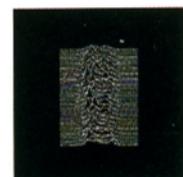
En transformant le Delta blues originel en post-punk vaudou, Jeffrey Lee Pierce, idole de Jack White des White Stripes,

avait trouvé la pierre philosophale. Ces secrets ainsi révélés menés de front avec un mode de vie sur le fil du rasoir devaient définitivement l'empêcher de vieillir quelque quinze ans plus tard. Alors que le talent de son groupe commence à être redécouvert, rien ne vaut l'écoute de ce premier album qui emmenait les choses là où les Cramps n'avaient osé aller, et qui, d'un brutal coup de rein, faisait découvrir les légendes malsaines de l'Amérique profonde, comme un vrai roman gothique sudiste. Un chef-d'œuvre viscéral dont on ressort changé à jamais.

JOY DIVISION

"UNKNOWN PLEASURES" 1979

WARNER



"Closer", album posthume et terminal du groupe, compte ses adeptes, mais c'est bel et bien cet "Unknown

Pleasures" qui reste le chef-d'œuvre total de Joy Division... Parce que les chansons sont tout simplement meilleures, mais aussi parce que c'est là que le groupe est le plus tendu, le plus compact et le plus dangereux (il n'y a quasiment pas de synthés sur cette perle). La voix spectrale de Curtis, ses paroles qui semblent être celles d'un homme vivant un enfer quotidien, la batterie totalement inspirée par Can, les guitares tantôt stoogiennes, tantôt incroyablement délicates de Bernard Sumner et la basse martiale de Peter Hook enrobent à merveille des compositions devenues légendaires ("New Dawn Fades", "Insight", "She's Lost Control", "Wilderness", "Interzone", "Day Of The Lords", "Disorder", etc) dont l'intensité et la profondeur n'ont depuis tout simplement jamais été égales. Interpol ne s'y est pas trompé.

KILLING JOKE

"KILLING JOKE" 1981

EMI

Même si ce groupe peu aimé a nettement plus influencé le metal, le hardcore et le grunge que la majorité des groupes actuels revivalistes, Killing Joke a suffisamment



marqué son temps pour être cité ici. S'adonnant à un post-punk apocalyptique, furieux et désespéré,

KJ avait sorti cet album monstrueux et épuisant en 1981, assommant littéralement ses auditeurs à coups d'enclume sur le cerveau. Avec Jaz Coleman, leader atteint se prenant pour le messie et annonçant régulièrement la fin du monde, des guitares métalliques et des rythmes tribaux, le groupe, assez prétentieux, était la risée de la presse mais traumatisait ses fans qui jusque-là n'avaient rien entendu d'aussi brutal. Hélas, parmi ses fans comptaient de futurs membres de Metallica, célèbre groupe de baltringues qui a ruiné une bonne partie des années 90 pour de nombreuses personnes sensibles.

MAGAZINE

"REAL LIFE" 1978

EMI



Généralement décrit comme le niveau zéro du post-punk, le premier album de Magazine, second groupe

de Howard Devoto, ex-Buzzcocks, reste une énigme aujourd'hui. En tournant délibérément le dos à son passé punk, Devoto souhaitait fonder un groupe favorisant l'expérimentation et les atmosphères sonores, une décision due à son amour des albums de Roxy Music ou du krautrock dans sa globalité. Avec Barry Adamson (futur Bad Seeds) à la basse, et le sorcier de la guitare John McGeoch, Devoto concoctait un album légendaire, difficile d'accès mais extrêmement novateur. Avec des morceaux comme "Shot By Both Sides" (écrit avec Pete Shelley des Buzzcocks) ou "The Lights Pours Out Of Me", Magazine inventait le post-punk arty et énigmatique, un genre qui n'aura pas duré longtemps mais qui brille encore aujourd'hui.

THE MODERN LOVERS

"JONATHAN RICHMAN & THE MODERN LOVERS" 1976

CASTLE/ SANCTUARY



D'accord, celui-ci regroupe des enregistrements datant en fait d'avant le punk — la plupart des titres ont été

enregistrés avec John Cale en 1973, l'un des Modern Lovers rejoindrait les Talking Heads, et les Pistols devaient même reprendre "Roadrunner" — mais sa place dans ce dossier était indispensable tant son influence se fait encore sentir aujourd'hui, en particulier chez les Strokes. Fan du Velvet, pratiquant un humour phénoménal, Jonathan Richman avait composé une série d'hymnes absolus à la simplicité néo-garage tous réunis sur cette excellente

Du blues au punk vaudou

compilation truffée de bonus tracks. Pour vraiment comprendre d'où vient le son de New York, cet achat est indispensable.

NEW ORDER

"POWER, CORRUPTION AND LIES" 1983

WARNER



Après un premier album raté (malgré le grandiose single "Ceremony", phénoménal tube post-punk écrit auparavant avec

JD) puisque englué dans l'héritage de Joy Division et traumatisé par le suicide de Ian Curtis, New Order renaît génialement deux ans plus tard avec "Power, Corruption And Lies". Désormais, le groupe pratique une pop pluvieuse à tendance dance et électronique. Les synthés débarquent, la guitare se restreint et partout, la basse de Peter Hook mène le bal. Le son est alors si novateur et majestueux qu'il sera copié à mort par les Cure, de "The Walk" à "The Head On The Door". Mais New Order, c'est également le son de l'Angleterre du Nord, prolétaire et défoncée, celle d'un Manchester prêt à tout pour survivre, notamment en écoutant les hymnes de ce disque parfait — la pochette, un tableau de Fantin Latour, achève de rendre cette chose unique — et son single dance précurseur, ce "Blue Monday" hélas absent de la version européenne de l'album.

THE ONLY ONES

"SPECIAL VIEW" 1979

SONY MUSIC



Aux antipodes de ce qui se pratiquait à l'époque au Royaume-Uni, les Only Ones s'inspiraient d'un romantisme

décadent en prise directe avec les Dolls et Lou Reed. Responsables d'un hymne à l'héroïne absolument imparable ("Another Girl Another Planet"), les Only Ones brillaient surtout grâce

à leur chanteur, l'icône Peter Perrett qui devait rapidement s'enfoncer dans une descente opiacée qui lui coûterait sa carrière. En attendant, cette compilation de leurs deux premiers albums montre tout le talent d'un groupe pas assez en phase avec son époque pour survivre, mais pourtant responsable de chansons immortelles.

PERE UBU

"THE MODERN DANCE" 1978

MERCURY (import)



Des Américains qui avaient lu Jarry ne pouvaient être foncièrement mauvais. Avec leur new wave explosive et les

déclarations iconoclastes de David Thomas, fort leader moustachu, Pere Ubu, étrange groupe vénérant les Stooges — les racines du groupe remontent au mythique combo Rocket From The Tomb — mais accouchant d'une musique bizarrement arty, avait fait très fort avec ce premier album étrange et violent, faisant suite au mythique single "Final Solution"... Le disque, qui n'avait presque pas marché à l'époque, est devenu ultra culte pour son radicalisme sans concession et ses riffs de guitare dévastateurs. Il est toujours d'actualité aujourd'hui.

PIL

"METAL BOX" 1979

VIRGIN



Un an après un premier album comprenant encore quelques morceaux conventionnels (les grandioses "Public Image" et "Low

Life"), John Lydon fonçait tête baissée dans l'expérimentation qu'il avait toujours adorée... "Metal Box" était sorti à l'origine dans une boîte de métal renfermant quatre maxis 45 tours, ceci afin que les sillons élargis libèrent la basse monstrueuse de Jah Wobble, ami d'enfance du

chanteur et célèbre assaillant de Nick Kent. L'album désolé montre une obsession pour le dub et Can, tandis que les guitares de l'ex-Clash Keith Levene atteignent des niveaux d'inventivité seulement égalées à l'époque par John McGeoch (Magazine, Banshees, et futur PIL). Lydon en muezzin effrayant psalmodie ses histoires terrifiantes ("Poptones", "Albatross", "No Birds"), le tout de temps en temps vaguement soulagé par des instrumentaux proprement stupéfiants ("Socialist" ou le superbe "Radio 4" qui a inspiré son nom à l'actuel groupe américain). PIL ne réussira plus jamais à enregistrer un disque aussi inspiré que ce truc insensé qui semble avoir glacé d'un seul coup l'euphorie du punk en Angleterre. Sans doute le disque le plus important de son époque avec le premier Joy Division, autant par son contenu que pour son esthétique, en l'occurrence, une absence d'esthétique pour une image publique limitée aux antipodes du cirque haut en couleur des Pistols.

THE PSYCHEDELIC FURS

"FOREVER NOW" 1982

SONY MUSIC



Si les deux premiers Furs ("The Psychedelic Furs", 1980 et "Talk, Talk, Talk", 1981) sont presque aussi excellents,

c'est indiscutablement avec celui-ci qu'il faut débiter pour savourer pleinement le talent inimitable de ce groupe inclassable. Avec des guitares partout, une batterie énorme, la production géniale de Todd Rundgren et la voix mythique de Richard Butler, entre Bowie et Rotten, "Forever Now" se distingue également par son lot de chansons carrément géniales ("Forever Now", "Love My Way", "Sleep Comes Down", "President Gas") qui devraient ravir les fans des Killers par son magma sonore toujours à la limite du pompier mais jamais grandiloquent. L'un des meilleurs albums de son époque, ne serait-ce que parce qu'il refuse obstinément de flirter avec le gothique ou la déprime complaisante, ce qui, en Angleterre et en 1982, devenait particulièrement rare.

ET POUR QUELQUES ALBUMS POST-PUNK DE PLUS

A Certain Ratio : "Sextet" (1982)/ The Au Pairs : "Playing With A Different Sex" (1981)/ Basement 5 : "1965-1980" (1980)/ The Boys : "The Boys" (1977)/ The Buzzcocks : "A Different Kind Of Tension" (1979)/ Cabaret Voltaire : "Red Mecca" (1981)/ The Cure : "Three Imaginary Boys" (1979)/ Dexys Midnight Runners : "Searching For The Young Soul Rebels" (1980)/ Elastica : "Elastica" (1995)/ Fischer-Z : "Red Skies Over Paradise" (1981)/ Human League : "Dare" (1981)/ Joe Jackson : "Look Sharp" (1979)/ The Jam : "All Mod Cons" (1978)/ Joseph K : "The Only Fun In Town" (1981)/ Joy Division : "Closer" (1980)/ The Mekons : "The Quality Of Mercy Is Not Strmen" (1979)/ PIL : "Public Image" (1978)/ Siouxsie And The Banshees : "Juju" (1981)/ The Soft Boys : "Underwater Moonlight" (1980)/ The Skids : "Scared To Dance" (1978)/ The Slits : "Cut" (1979)/ Television Personalities : "And Don't The Kids Just Love It" (1980)/ The Unknowns : "The Unknowns" (1982)/ Wall Of Voodoo : "Call Of The West" (1982)/ XTC : "Drums And Wire" (1979)...



Siouxsie

SIUXSIE AND THE BANSHEES

"A KISS IN THE DREAMHOUSE" 1982

UNIVERSAL



Il fallait bien un disque gothique dans une sélection post-punk, et celui-ci est incontestablement le meilleur jamais enregistré.

D'ailleurs, le gothique des Banshees est à manier avec des pincettes, tant le genre correspondrait plus à des âneries du type Sisters Of Mercy. La Sioux et ses hommes pratiquaient en vérité une pop psychédélique dont l'énergie et la brutalité puisaient leurs sources dans l'historique punk et glam du groupe. "A Kiss In The Dreamhouse", depuis l'ouverture phénoménale de "Cascade" jusqu'à la folie pure et simple de "Slowdive", est une féerie de guitares géniales (McGeoch), de basses aquatiques (Severin) et de batterie titanesque (Budgie). Là-dessus, Siouxsie réveille les peurs enfantines, chante aussi bien que sur "Juju" (autre album parfait), tandis que le groupe signe collectivement une sorte d'"Alice Au Pays Des Merveilles" post-punk truffé de compositions extraordinaires ("Painted Bird", "Melt", "She's A Carnival")...

SUICIDE

"SUICIDE" 1977

EMI

Sorti en pleine vague punk, cet ovni annonçait pourtant le futur... En brassant rockabilly, électronique et violence punk, Martin Rev et Alan Vega sortaient un album fondamental,



radical et révolutionnaire. Synthés monophoniques sursaturés et menaçants, boîte à rythmes jungle (pour Bo Diddley...)

vicieuses, hoquets façon Gene Vincent junkie d'un Alan Vega possédé, tout ici est resplendissant, bouleversant, frénétique. De l'effrayant "Frankie Teardrop" à la ballade néo-fifties "Cheree", chaque morceau de "Suicide" est une expérience dont on a toujours du mal à se remettre... A l'époque, on savait faire des disques *intenses*...

THE STRANGLERS

"THE RAVEN" 1979

EMI



On les avait trop pris pour des rigolos, des punks opportunistes, des brutes sanguinaires, des machistes

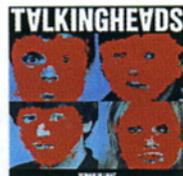
épouvantables, bref, des gens peu fréquentables. Mais après l'excellent "Black & White", les Stranglers publiaient cet album glacial et génial, pratiquant une ironie décapante ("Nuclear Device", "Shah Shah A Go Go", "Dead Loss Angeles", jeu de mots dégueulasse mais parfait) qui cimentait une collection ahurissante de chansons grandioses, dont un "Duchess" immaculé qui pourrait avoir été écrit par Ray Davies à son âge d'or. Mais passé ce bref moment de romantisme, les Hommes en Noir revenaient à leur art inquiétant et,

via la perfection angoissée de "Meninblack", "Baroque Bordello", "Genetix" ou "Don't Bring Harry", se libéraient d'un coup du punk qui les avait vus naître pour se hisser vers les sommets. Un très grand album.

TALKING HEADS

"REMAIN IN LIGHT" 1980

WARNER



Après le sombre "Fear Of Music", les Talking Heads réinventaient leur son en collaborant avec le génial Eno et en brassant de

plus en plus d'influences funk et africaines qui allaient d'ailleurs, outre-Atlantique, considérablement marquer les Gang Of Four. Album mythique qui en rebuttera certains — la voix de David Byrne n'est pas toujours la plus chaleureuse — "Remain In Light" a eu à l'époque l'effet d'une bombe défonçant les portes étriquées de la new wave. On pourrait même dire que "Once In A Lifetime" ou "Houses In Motion", qui fonctionnaient parfaitement sur les pistes de danse, sont la bande-son la plus juste de l'année 1980.

TELEVISION

"MARQUEE MOON" 1977

WARNER

On ne sait plus comment présenter ce chef-d'œuvre absolu, bien sorti en plein punk, mais tellement en avance sur son temps et annonciateur de tant de choses à venir...



MARQUEE MOON

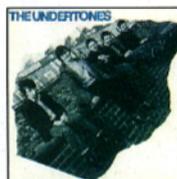
Concentré de chansons infiniment complexes mais jamais compliquées, "Marquee Moon" est aussi un grand

album new-yorkais de guitares lorgnant vers le jazz modal de Miles et Coltrane, le tout baigné dans l'énergie du punk. Tom Verlaine et Richard Lloyd dialoguant avec une subtilité inouïe et un vocabulaire à la richesse rare, on comprend que les Strokes, qui sont loin de posséder ces moyens divins, revendiquent l'influence de cet album magistral. Mais osons le dire : ces gens ne boxent pas franchement dans la même catégorie, et l'écoute de cette splendeur près de trente ans après sa sortie confirme le génie total de ce groupe qui n'aura réellement brillé que le temps d'un album.

THE UNDERTONES

"THE UNDERTONES" 1979

CASTLE



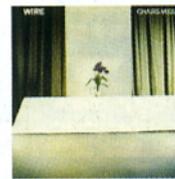
Si les Jam avaient écouté les Ramones et le garage US au lieu des Who, ç'aurait donné les Undertones, responsables

d'un premier album à la fraîcheur adolescente éternelle, couchant sur ce même disque une collection de morceaux inoubliables, dont l'impeccable "Teenage Kicks" n'est pas l'unique représentant. Restent ces "Girls Don't Like It", "Here Comes The Summer", "Jimmy Jimmy" et dix autres encore, qui rendent cette pépite radicalement indispensable dans toute collection post-punk digne de ce nom.

WIRE

"CHAIRS MISSING" 1978

EMI (import)



Manceuvre a dit le mois dernier tout le bien qu'il fallait penser de "Pink Flag", génial premier album décharné

et fragmenté d'un groupe sans égal. "Chairs Missing", sorti quelques mois plus tard, est également incontournable. En ajoutant quelques discrets synthés et un nouveau traitement sonore manifestement marqué par Eno, le groupe de musiciens mathématiciens produit un disque monstrueux truffé de vignettes rivalisant chacune d'idées mélodiques et de riffs cinglants. Influence majeure d'Elastica (responsable d'un premier album néo-post-punk en pleine vague britpop), Wire était bien l'un des plus passionnants groupes de l'Angleterre post-1977. L'écoute simple du terrifiant "I Am The Flag" devrait convaincre même les handicapés mentaux. ★

NICOLAS UNGEMUTH